

► ces ONG pakistanaises supposées développer des projets caritatifs dans l'Afghanistan des talibans, et qui s'appelle l'UTN, Ummah Tameer e-Nau, la « Reconstruction de l'Oummah musulmane ».

Il raconte comment le président « honoraire » de cette UTN, notamment chargé d'attirer les investisseurs pakistanais et arabes vers les grands projets de développement agricole que l'on prétend mettre en œuvre dans la région de Kandahar, n'est autre que Hamid Gul, cet ancien patron de l'ISI, à la retraite depuis douze ans, mais qui a conservé, comme il se doit, des connexions dans son ancien métier.

Il révèle encore que le patron opérationnel de l'organisation est un certain Bashiruddin Mahmoud, soixante et un ans, islamiste [...], mais aussi, et c'est énorme, savant de grand renom, inventeur de l'usine de fabrication de plutonium construite, avec l'aide des Chinois, à Khusab et patron du Commissariat à l'énergie atomique pakistanais jusqu'en 1999 (date à laquelle ses orientations politiques, ses protestations véhémentes et publiques contre la ratification par son pays du traité de non-prolifération commencent d'inquiéter les services américains et le firent mettre à la retraite).

Et il révèle enfin que les deux hommes, Gul et Mahmoud, le Génér-

al et le Savant, se sont retrouvés à Kaboul, dans des conditions très étranges, à la fin du mois d'août 2001 – alors que le second avait déjà, au début du mois, rencontré, à Kandahar, non seulement les chefs talibans mais Ben Laden en personne... [...]

Le fait est là.

Ben Laden a eu des contacts avec l'un des pères de la bombe pakistanaise. [...] Et il est impensable que ces voyages en Afghanistan, ces contacts se soient faits à l'insu d'Islamabad. [...]

Pearl a raison de regretter que son article n'ait pas fait plus de bruit. Car il est en train de lever un double lièvre. Les contacts entre un savant atomiste et al-Qaïda. Et la bénédiction de ce contact par un Etat pakistanais qui passe, en Occident, pour avoir solidement verrouillé ses armements les plus sensibles. [...]

Pas besoin de se faire peur en se demandant ce qui se passerait si, d'aventure, Musharraf était renversé et cédait la place à une clique de fous de Dieu. La clique est déjà là. Les fous de Dieu sont dans la place. Ils ont, puisqu'ils les ont inventés, la clef, le code d'accès des silos, des systèmes de transmission et des têtes de missile pakistanais. Terrifiant. [...]

Je forme l'hypothèse d'un article en cours d'écriture sur le double jeu

d'un pouvoir pakistanais posant, d'un côté, au bon allié des Etats-Unis et se prêtant, de l'autre, à travers le plus prestigieux des savants, aux plus redoutables opérations de prolifération nucléaire.

Pearl, en un mot, était-il en train de briser le tabou ?

En entrant dans cet univers glauque de savants fous et de fous d'Allah, en mettant le pied dans cette nuit où services secrets et secrets nucléaires échangent et partagent leurs zones d'ombre, en travaillant sur cette matière hautement sensible et explosive, était-il en train d'enfreindre l'autre grand interdit qui pèse sur cette région du monde ?

Je le fais, moi, en tout cas.

A la suite de Danny, dans son sillage et, en quelque sorte, à sa mémoire, j'apporte cette modeste contribution à la cause de la vérité qu'il aimait plus que tout.

J'affirme que le Pakistan est le plus voyou des Etats voyous d'aujourd'hui.

J'affirme qu'est en train de se former là, entre Islamabad et Karachi, un véritable trou noir en comparaison duquel le Bagdad de Saddam Hussein était un dépotoir d'armes périmées.

Il flotte, dans ces villes, une odeur d'apocalypse ; et c'est, j'en suis convaincu, ce que Danny avait senti. »

Le « romanquête » de BHL

« Qui a tué Daniel Pearl ? » est une magnifique enquête journalistique, précise, captivante, où règne la règle d'acier : « les faits, rien que les faits ». Elle poigne le cœur, inquiète, incite à la méditation. Mais, et Bernard-Henri Lévy (qui est également un chroniqueur du *Point*) le signale dès l'avant-propos, elle fait aussi, « quand le réel se déroba », appel à l'imaginaire. Et l'auteur s'y met en scène jusqu'à entrer dans la peau de Pearl. Il ne cache aucune de ses hésitations et de ses peurs. Ce qui l'amène à forger pour définir son livre le terme de « romanquête ». Mot parfaitement juste, tant il est vrai que capter le réel dans sa diversité, dans le charroi des événements, donner corps et

système à des actes aux motivations énigmatiques, rendre compte, en somme, est une entreprise complexe qui relève du roman, de l'enquête et de la quête tout court, quête du monde, et de soi aussi, loin des idées générales et des professions de foi, ces dangereux états.

Délicate balance, qui pose une fois encore la vieille question des relations entre journalisme et roman. Le premier est – voyez Balzac ! – classiquement honni, le second est porté au pinacle parce que supposé atteindre la vérité ultime des êtres et des choses, via, par exemple, le « mentir vrai ». Tâcherons du réel vérifié d'un côté, princes-voyants de l'autre, on perçoit la difficulté !

Elle n'a pas empêché, au contraire, que se créent des passerelles, que les plus grands romanciers, et Balzac lui-même, s'illustrent dans le journalisme – songez au « De sang-froid » de Truman Capote. Elle n'a pas muselé non plus des journalistes qui ont cherché à refaçonner dans l'espace du roman les pièces dont ils avaient été témoins pour tenter d'en percer le secret. Où classez-vous, manie tellement française, Jack London, Blaise Cendrars, Albert Londres, Joseph Kessel, Lucien Bodard (à qui Bernard-Henri Lévy a si souvent rendu hommage), tant d'autres ? Et ces Américains, les Tom Wolfe, les Hunter



Thompson, qui inventèrent le « nouveau journalisme », ce reportage détourné en fiction où le « je » est omniprésent, où les ranger ?

Au vrai, et loin des problèmes de genre, il n'est jamais question que de voir. D'oser se colleter avec la chair, le sang, les drames et le chaos. Et enfin de savoir choisir les mots et les rythmes, de s'abandonner à eux tout en les maîtrisant. Cela seul fait les grands reportages. Et les grands livres. A ce titre aussi, « Qui a tué Daniel Pearl ? » est un grand livre ■ Marie-Françoise Leclère

« Qui a tué Daniel Pearl ? », de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 538 p., 20 €).